

Galerie

Première Ligne

## Peintures de Jacques Le Scanff

8 rue Teulère 33000 Bordeaux, ouvert tous les jours,

du 22 novembre au 20 décembre 2013 de 14 heures 30 à 20 heures

sauf le dimanche et le soir sur rendez-vous, 22 novembre au 20 décembre 2013



*De la poésie, de l'art et de la musique en regardant trois dessins et deux tableaux de Jacques Le Scanff, en lisant « La naissance de la tragédie » de Nietzsche.*

*Le dessin de Jacques Le Scanff représente deux arbres. Un gros et un petit. Le dessin en privilégie les racines et le tronc. Les racines hors du sol épousent cependant la terre, en sont comme émanation et fumée, l'arbre est volcanique, le petit comme le grand, et les branches qui s'élèvent s'envolent dans le ciel, à peine palpables, des ailes, on dirait le mouvement ascendant seulement.*

*Ainsi parle Nietzsche de la musique dans « La naissance de la tragédie »*

*« Tandis que toutes les formes vivantes qui se meuvent sur la scène suivant des lignes mélodiques particulières se simplifient jusqu'à ne plus dessiner que la courbe distincte d'une seule ligne ondulée, nous percevons la simultanéité de ces lignes dans la modulation de l'harmonie qui s'adapte délicatement à toutes les péripéties du drame; les relations des choses nous deviennent ainsi immédiatement saisissables, de façon palpable et nullement abstraite et cette harmonie nous découvre que c'est dans ces relations seulement que se révèle l'essence pure d'un caractère et d'une ligne mélodique ». J'ajoute du dessin et de la poésie.*

*Y aurait-il comme par magie, alliance profonde entre Dyonisos et Apollon, terre et lumière, ancrage dans les ténèbres et énergie, quand le dessin s'élève comme une prière, comme un arbre, comme un poème dans l'immédiateté de sa saisie qui n'a rien d'un romantisme ? De même, je dirai des montagnes dessinées par Jacques Le Scanff, gonflées comme des seins, mamelons bruns tendus, montagnes nourricières. Le bas privilégié dans le dessin des arbres,*

*le haut dans celui des montagnes. Et par-delà le précipice qui s'efface dans la brume d'un petit tableau du même artiste, c'est un homme qui crie, à moins qu'il ne chante. « L'attentive » est là aussi, qui écoute.*

*Ce sont quelques tableaux annonciateurs de l'exposition qui va débiter dans 10 jours.*

*Un poète, ici, va donner de la « voix » avec ses crayons, ses pinceaux, ses « balais » à musique et frottis sur la toile, sur la feuille.*

*Les feuilles, les toiles témoignent pour une âme à laquelle on ne croyait peut-être plus. Mais la musique veille, dans l'entrelacement des lignes nous entendons ses mélodies et le bonheur est sur les sentiers proposés des montagnes, des vallées et des précipices comme dans les sites sublimes de Xiu Xiaque, le merveilleux géographe chinois.*

**Cécile Odartchenko**



## *La première fois que je l'ai rencontré,*

j'avais dû arriver en avance au rendez-vous et je l'avais attendu au bout de l'impasse devant son atelier. C'est là donc, un après-midi de janvier que j'aperçus pour la première fois, foulant le pavé herbu humide aux interstices, bravant l'hiver, sa silhouette longiligne et son épaisse chevelure blanche longeant les ateliers, dos voûté comme sur une mobylette imaginaire presque, comme fonçant depuis toujours vers quelque nouvel objectif.

Je lui serrai timidement la main et il me fit entrer. Odeurs des peintures à l'huile et palettes de couleurs fraîchement déposées sur un établi voisinant avec manuscrits, livres, téléphone, post-it aux fenêtres, voilà pour l'horizontal. À la verticale, c'étaient les toiles du Maître aux murs, les dessins et la vaste bibliothèque où s'étagaient les livres offerts par « ses » poètes, ceux qu'il avait publiés au Préau – sa Maison fondée en 2000 – et ceux à qui il avait consacré un numéro de la Revue, parfois les deux : Mathieu Bénézet, Christiane Veschambre, Michèle Desbordes, Marcel Cohen... côtoyaient Claudel, François Bon, Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Nicolas Bouvier et bien sûr Faulkner,



son grand amour, les livres de peinture, ses propres livres même car l'homme est aussi poète et quel Poète... Lisez ses Miettes de Macquis, écrit pour la majeure partie dans le Métro, feuilletiez son Eiffel, la tour de fer, un poème photographique, oui... photos encore ou peintures des livres en collaboration, Le Louvre, lumière des pierres avec Michel Ellenberger, Deux textes sans titre et huit photos avec Marcel Cohen, Images vraies avec Mathieu Bénézet... La bibliothèque donc... À ses pieds, sur la moquette élimée, des cartons que le livreur vient de déposer, le tirage récent d'un auteur, les épreuves ne sont pas très loin. Tout cela flotte tranquille dans la chaleur d'un chauffage d'appoint, la radio ronronne. On s'installe, on parle des textes que je lui ai envoyés quinze jours plus tôt, on aborde la peinture, Turner et Hopper (des peintres dont nous avons parlé, il me semble, à mon initiative). Il me dit qu'il voudrait lire d'autres textes de moi, insiste pour que je l'appelle Jacques en toute décontraction

pour créer un climat favorable à un dialogue qui ne s'arrêterait pas là. Il me laisse parler surtout, il n'est pas homme à faire la pose ou à se perdre dans des épanchements gratuits, pas homme à exister, en somme, indépendamment de ses interlocuteurs et confidents. Je repartais à la nuit dans le froid, sa piqûre, celle d'un deux-roues peut-être, la ville bruinait ses lumières vertes, rouges... je revivais notre rencontre, nous ne tarderions pas à nous revoir...

Ce que je sais aujourd'hui de lui ne m'a pas été offert d'un seul tenant. Il m'aura fallu des années de collaboration et de confidences livrées par bribes irrégulières, voire accidentelles, et ce au hasard des rendez-vous et des projets. Peu à peu, le voile tombe : je découvre l'étendue et la singularité de ses passions : de la peinture au dessin, en passant par la poésie avant-gardiste, sans oublier la photo, tout ça sous le patronage de quelques figures emblématiques : Van Gogh, Cézanne... Bonnard retouchant ses toiles au musée, il me raconte... et Bokor... De fil en aiguille, il exhume, pour mon plus grand plaisir, ses vies antérieures : son enfance à parcourir le Louvre\*, son travail à La Collection Découverte chez Gallimard, d'illustration de la Bible pour enfants, son travail de photographe pour le PAM au Vietnam et en Afghanistan notamment. Ses anecdotes sont édifiantes : parlez-lui d'un auteur, il l'a connu, Kateb Yacine par exemple et il vous racontera aussitôt quelques unes de leurs mémorables beuveries, d'un cinéaste, Manuel de Oliveira ?, il l'a photographié, il a vécu la Révolution des Œillets, vous vous hasardez du côté de José Afonso, l'interprète de la chanson Grândola, vila morena diffusé le 25 avril à minuit quinze, sur Rádio Renascença, qui sert de signal pour débiter la Révolution qui renversera le régime, il l'a côtoyé, de même pour Pierre Magnan qui était son voisin... Hasard des rencontres ou puissances de la destinée : son ami d'enfance, détenteur des droits d'Albert Cohen qu'il a naturellement publié, n'est rien de moins, excusez du peu, que l'ancien Président de la Fédération Internationale des Ligues des Droits de l'Homme, Daniel Jacoby, de surcroît avocat, poète et écrivain, son gendre, Benjamin Stora, et j'en passe. Il a toujours quelque chose de surprenant à vous dire. Qu'il nous livre un pan de sa vie, on l'écoute, pantois. Chez lui, l'occasion fait souvent le larron, il ne s'affiche pas, ce sont les circonstances, voire des répliques involontaires, qui font qu'on le découvre.

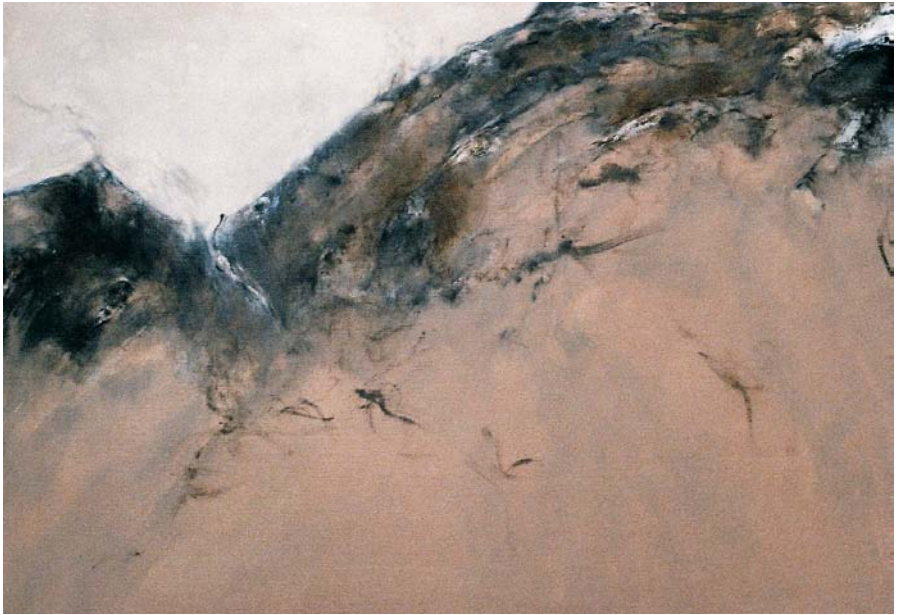
Toute personne qui a la chance de croiser sa destinée, de s'entretenir avec lui ne serait-ce qu'une fois vous dira que c'est un être délicieux, toujours prêt à laisser la vedette à autrui. L'Humanité l'habite, l'humour, le détachement, la légèreté, le charme, la confiance en son prochain, le mystère, la modestie aussi, je l'ai déjà évoqué... Il rêverait de faire ressortir au grand jour des peintres injustement restés sous silence, de faire un numéro de revue uniquement avec

des auteurs inconnus... La générosité de l'Homme est sans limite et sans calcul, il convient d'insister là-dessus, et pour cause : c'est ainsi qu'il me confiera un jour la Revue, sans préambule et sans programme précis : un seul mot d'ordre, en somme, carte blanche...

### *La revue – Jean-Paul Michel – Bordeaux*

Le café du coin. Sur le zinc, ceignant l'or demi-amertume d'une Record, se projetteront souvent les mercredis, les samedis, les dimanches, les perspectives, confiants [comme dirait André Frénaud] dans l'avenir [celui d'un futur numéro] tous les deux. Très vite, il y aura Mathieu Bénézet puis Jean-Paul Michel, Pierre Bergounioux... Très vite, la poésie croisera la peinture, la sculpture : Denis Martin, Philippe Hélénon, Pierre Edouard, Richard Laillier... À Bordeaux, pour le n°10, le souvenir de la Gare Saint Jean, sur le quai, la silhouette de Jean-Paul Michel, parapluie prolongeant le bras, qui nous hèle, c'était l'hiver encore, le tram, la visite de ses ateliers, souvenirs d'avec Pierre Bergounioux au Lycée Cabanis, la classe de première – Pierre, l'ami de toujours –, évocation de la rencontre, dans sa jeunesse, avec André Breton, c'était à Saint-Cirq-Lapopie (ce dont témoigne P.B. dans ses Carnets de notes), le souvenir ému de Jean-Marie Pontévia qui aura été l'un de ses professeurs, qu'il publiera, le premier livre réalisé matériellement, imprimé sur une presse de récupération, le Roi de Mohamed Khaïr Eddine, il avait seulement 17 ans (on ne peut s'empêcher de penser à Rimbaud), il avait dix-sept ans donc, Khaïr-Eddine un peu plus, c'était avant la Fondation des Editions William Blake en 76 (publications de littérature contemporaine, de livres sur l'art, de poésie, d'ouvrages sur la musique, la photographie, la psychanalyse...), bientôt 50 ans déjà d'une aventure, d'une vie vouée à des signes, eux-seuls qui pourront maintenant nous sauver pour évoquer un poème dédié par





J.P.M. à J.M. Pontévia. Mais revenons à Rimbaud : « Très tôt [dit-il], Rimbaud a été pour moi une illumination absolue et un problème considérable puisque c'était aussi un emprisonnement, le pire des châtiments, donc. Pour sortir de ce piège, je n'ai pas écrit pendant dix ans afin de ne pas devenir un perroquet. Il a fallu un remède de cheval. Il a fallu que je me détache, que je me guérisse, que je me débarrasse de moi, que je sois nouveau. Au fond, c'est toujours ça l'enjeu de l'écriture. »

La prose de Jean-Paul Michel, une voix unique dans la poésie de ce temps. Incarnée. Grave. Son flux, son reflux (...) une mer dans les mots de Jacques...

Un mot encore pour Daniel Puymèges, ami de Jean-Paul Michel, que Jacques rencontrera avec ce numéro 10. Hasard heureux, la rencontre se fera un jour où D.P. sera le seul à se rendre à l'atelier pour fêter la sortie du n°10, ignorant que la date a été déplacée. Mécène, un temps, il travaillera au Préau et y publiera un roman ; il disparaîtra prématurément.

### Sa peinture

Les expositions à l'atelier de la rue d'Oberkampf, celles de l'avenue de Choisy, le nouvel atelier (après que des promoteurs l'ont poussé à quitter l'Impasse). Ou à la Galerie Nouvellet... Les amis sont là et le vin coule



à flot. L'Humanité d'une peinture, le cœur consenti de tout ce qu'il a vécu, fusionnant les saisons et les âges (60 ans qu'il peint, s'intéressant tour à tour à la céramique, au dessin, à la lithographie, à la gravure, exposant à Paris, à Forcalquier, à Aix-en-Provence, à Genève ou à Lausanne), l'Humanité d'une peinture donc dans laquelle on reconnaît le vivant et son sacrement continu, on croit y déceler, voire entendre la partition de l'Être. Il y a les bleus surtout comme la vie-vitre réfléchissante où s'élève sa voix, sa voix visiblement, apparaissant par ex. collines d'hier, dans le regard, le sien, lorsqu'il peint, le hameau habité et Lure, sa silhouette, Forcalquier... Sa peinture silhouettant l'Être et la tendresse rassemblée là avec l'exactitude des gestes. Cela qui du dedans de la toile fait bondir l'éclat qui nous frappe. Pierres noueuses comme il dit, collines sauvages..., bois profonds, ont envahi sa peinture, pris le pouvoir plutôt, elle où il se hausse encore, poussé sur la scène de la générosité, rare, infiniment... Il y a du vert aussi parfois ou du rouge, blanc et noir mêlés, du brun même... J'y lis l'enfance, l'enfance du cœur et sa vie d'homme comme dans le trait vibrant de ses dessins. On a tous les âges à chaque instant dit Pierre



Bergounioux. Tous ces êtres logés en lui – je songe aux portraits aussi –, c'est avec eux qu'il devise lorsqu'il peint, lorsqu'il dessine, façon lumière du mouvement – une main satisfait au désir – ne faisant qu'un, il écoute une voix, l'emporte – où ? Toujours à l'avant-garde de la modernité, il se lance aujourd'hui dans la peinture numérique. Je l'imagine en ce moment près d'une eau, l'esprit vagabond, traversé de rêves (ou bien est-ce lui qui les traverse) ou dans un train, ces trains qu'il affectionne, il dit : jusqu'à l'ivresse la vie qui nous entoure...

**Jean-Paul Bota**